3 1761 07031594 0

Mémoire raisonné sur la retraite
de l'armée combinée espagnole
et portugaise du Rousillon

DP
200
M4

Mémoire
Raisonné
sur la
Retraite de l'armée combinée
Espagnole et Portugaise
du Roussillon
par
S... F...
1795

DA

DIRECÇÃO GERAL

DAS

BUIÇÕES DIRECTAS

ANNO DE 1896

LISBOA

IMPRENSA NACIONAL

1897

MÉMOIRE

RAISONNÉ

SUR LA

RETRAITE

DE

L'ARMÉE COMBINÉE

ESPAGNOLE ET PORTUGAISE

DU ROUSSILLON,

Effectuée sous les Ordres du Comte de l'Union,
le 1er Mai 1794.

AVEC

UN EXPOSÉ

DES

PREMIÈRES OPÉRATIONS DE LA CAMPAGNE.

Par G..... F.....

OFFICIER AU SERVICE DE PORTUGAL.

1795.

LIBRARY
MAR 2 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

DP
200
M4

MÉMOIRE, &c.

LA Retraite précipitée de Ceret, effectuée en confuſion par l'armée combinée Eſpagnole & Portugaiſe, ſous les ordres du Comte de l'Union, le 1er Mai 1794, & ſuivie de la perte de ſon artillerie & de ſes équipages, eſt un de ces traits de l'hiſtoire militaire de nos jours, qui doit néceſſairement fixer l'attention de tout militaire curieux, & l'engager à approfondir la cauſe d'un événement auſſi ſingulier qu'inattendu. Nous voyons un Général, qui poſsède la confiance & l'amour de ſa troupe, dont l'arrivée à l'armée, & les premières opérations, annoncent d'abord la victoire, ſe retirer en plein jour, devant un ennemi qui ne lui eſt guères ſupérieur en forces, & ſans preſque combattre, ni être pourſuivi, lui abandonner ſon canon, ſes équipages, ſes hôpitaux, ſe laiſſer couper de trois bataillons, leſquels à ſa vue même : l'ennemi les oblige à mettre bas les armes, & enfin fuir honteuſement, par la cîme des Pyrénées, en Catalogne, pour abandonner, dans l'eſpace de ſept

heures, tout le pays que les Eſpagnols occupoient dans le Rouſſillon, à la conquête duquel ils avoient employé une campagne entière. Une conduite ſi extraordinaire eſt ſans doute un objet trop curieux pour ne pas mériter qu'on en recherche avec ſoin la cauſe & l'analyſe de cet événement, ainſi que celui de la retraite des DIX MILLE doit néceſſairement offrir, par des principes oppoſés, & quoique l'armée ne fût conduite par un ſecond Xénophon, un ſujet inſtructif, & nous montrer les inconvéniens qui réſultent des diſpoſitions erronées des premières opérations d'une campagne.

Voilà le motif qui engage l'auteur de ce Mémoire, témoin de cet événement ſingulier, à faire une courte analyſe de la conduite du Comte de l'Union dans cette retraite, & des opérations qui la précédèrent, afin de voir ſi, peut-être, l'ambition & l'intérêt d'un Général, que l'intrigue plaça à la tête de l'armée, ſans conſidérer le défaut de talent & d'expérience de celui-ci, ne furent la cauſe primitive du déſaſtre que l'armée éprouva dans ſa retraite, & nullement l'infériorité des forces de celle-ci à celle de l'ennemi, à laquelle les partiſans du Comte de l'Union prétendent l'attribuer.

Il paroîtra d'abord difficile qu'on parvienne à la connoiſſance de l'objet de ſes recherches,

ſi l'on conſidère que ce n'eſt pas des rangs d'un bataillon qu'on peut juger avec juſteſſe la conduite & les opérations d'un Général, mais qu'il faut ſe trouver à ſes côtés, pour en parler pertinemment, voir l'enſemble des diſpoſitions pour les mouvemens généraux de l'armée, ſavoir le ſecret du Cabinet, en connoître l'intrigue & la politique, qui ſouvent s'oppoſe aux projets des généraux, & met des entraves à leurs talens : mais ſi ces connoiſſances ſont ſouvent néceſſaires, & eſſentielles même, ils ne ſont pas toujours indiſpenſables pour parvenir au but que l'auteur ſe propoſe ; & il ſe promet que, ſans chercher à ſcruter le ſecret du Cabinet de Madrid, il parviendra à analyſer la conduite du Comte de l'Union, en jetant un coup-d'œil rapide ſur la poſition & la force des armées Françoiſes, Eſpagnoles & Portugaiſes, durant & après leurs quartiers d'hiver. S'il s'attache enſuite à montrer les avantages de la ligne de défenſe de la première, & les défectuoſités de celle des autres, pour paſſer de-là à la recherche de ce qu'un Général habile eût fait, afin de remédier à ce défaut, & comment il auroit enlevé à l'ennemi les avantages qui lui en réſultoient ; & enfin, s'il ajoute à tous ces différens moyens, dont il ſe propoſe de ſe ſervir pour remplir l'objet de ſes recherches,

une courte analyſe de ceux que le Comte de l'Union employa pour arriver au poſte qu'il occupe, & qui lui devoient néceſſairement dérober un temps précieux pour acquérir les connoiſſances indiſpenſables à un Général, dont on connoîtra d'abord le défaut dans les premières opérations par leſquelles il ouvrit la campagne ; analyſant & conſidérant, ſous ce rapport, la conduite & les opérations du Comte de l'Union, l'auteur ne doute nullement qu'il réuſſiſſe à démontrer la réalité des raiſons qu'il regarde comme le vrai motif de cette honteuſe retraite, dont il va maintenant commencer l'analyſe, par le récit de l'état où Don Ricardos laiſſa, à la fin de l'année dernière, l'armée combinée Eſpagnole & Portugaiſe, & quelle étoit ſa poſition lorſque le Comte de l'Union en prit le commandement.

Don Antoine Ricardos venoit de terminer, par la priſe de Collioure, & du Port-Vendres, une campagne, dont alternativement les revers & les victoires avoient rendu douteuſe la réuſſite. Ce dernier ſuccès l'avoit mis à même d'occuper, dans le Rouſſillon, au mois de Décembre, un eſpace de dix lieues de pays, & d'étendre ſa ligne depuis Prats de Mollo juſqu'au Port-Vendres ; mais l'armée, qui, dans ſon

état le plus floriſſant, ne monta jamais au nombre de quarante mille hommes, étoit alors réduite, par les maladies & les calamités qu'elle avoit ſouffertes, à moins de quinze mille combattans, dont dix mille effectifs ne ſe trouvoient pas à leurs drapeaux: ce petit nombre (pas même ſuffiſant pour garnir une partie de la ligne) fut occupé dans toute ſon étendue, qui devoit conſéquemment ſe trouver foible par-tout, & ſans corps de réſerve aux points intermédiaires.

Prats de Mollo,* Arles, Les Bains, Palanda, Ceret, Saint Jean de Pages, Boulou, La Trompette, Monteſquiou, Saint-Genis, Palan, Saint-André, Argellès, Collioure, & Port-Vendres, ſe trouvoient occupés par les troupes Eſpagnoles & Portugaiſes, dont le petit nombre réuni ne permettoit pas même d'établir la chaîne requiſe entre ces différens poſtes, qui ſe trouvoient tous également ſuſceptibles d'être culbutés à la première attaque, tant par rapport à leur foibleſſe, comme par la grande diſtance où ils ſe trouvoient les uns des autres, qui les empêchoit de ſe

---

* On prie ceux qui ne connoiſſent pas la topographie des endroits qu'on vient de nommer, de conſulter la grande Carte de Caſſini, qui contient le Rouſſillon, le Conflent, le Haut & le Bas Valeſpir.

ſoutenir, & de ſe porter mutuellement du ſecours.

Cette ligne de défenſe, auſſi défectueuſe par ſon étendue, que par le petit nombre de troupes dont elle étoit occupée, auroit cependant pu l'être moins, ſi on eût cherché à la raccourcir lorſqu'on le pouvoit encore, quand la poſition de l'ennemi nous permettoit d'appuyer la gauche par la Baſtide au Canigo, & de la faire paſſer par Bellpuig, Banyuls dels Aſpres, Palau & Collioure, à Port-Vendres, & que les batteries de Saint-Ferreol, de la Sangre, de Saint-Luc, & de Saint-Paul, auroient couvert une partie du front & Ceret, pendant que celles de La Trompette, de Banyuls dels Aſpres, de Monteſquiou, de Ville-longue, & des hauteurs contiguës aux deux dernières, garantiſſant le flanc droit de la ligne, auroient aſſuré les poſtes entre La Trompette, Argellès & Collioure. Cette poſition, moins étendue & plus analogue à nos forces, auroit rendu les quartiers d'hiver tranquilles & moins laborieux. Les troupes établies à Saint-Marçal, Taillet, Taulis, Oms, Llauro, & Vivès, plus concentrées, n'auroient eu que le poſte de Bellpuig à occuper, comme le point le plus ſaillant & avancé de la ligne ; & l'armée, dans cette poſition, ſe ſeroit trouvée maîtreſſe des hauteurs qui dominent, du côté de Perpignan, les plaines du Rouſſillon, où il lui eût été libre

de

de deſcendre à l'ouverture de la campagne, pour prendre une poſition par laquelle la communication de l'armée ennemie avec le Conflent (d'où celle-ci tiroit la majeure partie de ſes vivres) eût été coupée, pendant que notre droite paſſoit le Tech pour ſe porter en avant, entre Elne & Thuir.

Le terrein, & la proximité des endroits que nous venons de nommer, nous indiquoient cette poſition; mais les avantages qu'elle nous offroit, avoient été conſidérés comme nuls par le Quartier-maître général Monſieur de Merla, ou, pour mieux dire, ne furent pas apperçus par lui; & il engagea Don Ricardos à morceler ſon armée en petits corps, portés en zig-zag depuis Prats-de-Mollo juſqu'au Port-Vendres, ſans appui & preſque aucune communication entre eux.

L'ennemi, qui, après la perte qu'il venoit de faire de Collioure & de Port-Vendres, avoit abandonné les poſtes de Banyuls dels Aſpres,* Saint-Luc, & Pla del Rey, pour prendre, aux environs de Perpignan, ſes quartiers d'hiver, connoiſſant bientôt la foibleſſe de notre ligne, avança des troupes à Elne, Ortaffa, & Brulla, d'où ſes huſſards, profitant des gués que la ſéche-

* Ce poſte ne fut jamais occupé par nous; on verra, ci-après, les ſuites de cette négligence.

reſſe de l'hiver leur offroit le long de notre droite, paſſoient toutes les nuits le Tech, & harceloient de ce côté, ſans ceſſe, nos poſtes.

La Baſtide, Saint-Marçal, Taulis, Taillet & Oms, qui ſe trouvoient devant notre gauche, & que nous n'avions pas voulu occuper, le furent bientôt par les Miquelets ; ce qui obligea les quartiers Portugais d'Arles, des Bains, & de Palanda, à renforcer les poſtes de Montbolo, & de la Tour de Battere, qu'ils avoient été forcés d'occuper afin d'aſſûrer leurs flancs, & de les garantir d'être tournés.

Le Colonel Freyre, prévoyant les ſuites qu'auroient infailliblement de ces poſtes, la proximité des Miquelets, propoſa au Général Forbes, qui commandoit les quartiers Portugais, d'attaquer le poſte de Saint-Marçal, comme le plus voiſin de celui de Montbolo, & d'où les Miquelets ne manqueroient d'inquiéter continuellement celui-ci, ſi on ne les attaquoit tout de ſuite, pour les tenir en échec. Mais le Général ne voulut ſe décider à ce ſujet ; le moment favorable pour les attaquer paſſa, & ce que le Colonel avoit prévu, ne tarda pas à arriver. Les Miquelets attaquoient continuellement Montbolo & la Tour de Battere. Les alertes multipliées obligèrent pluſieurs fois les quartiers Portugais à prendre les armes ; pluſieurs ſoldats furent bleſſés, &

périrent dans ces différentes attaques, & deux cents Miquelets réuſſirent à pratiquer, à la gauche de notre ligne, ce que les huſſards continuoient à faire à la droite; & nos troupes, harcelées ſans ceſſe, paſſoient ſouvent des nuits entières ſous les armes lorſqu'elles étoient cenſées ſe repoſer dans les quartiers d'hiver, & ſe trouvoient ainſi de nouveau en campagne, à la ſeule différence près, que le ſoldat dormoit tout habillé quelquefois dans les quartiers.

Les fatigues multipliées achevoient de détruire l'armée : cependant Don Ricardos ne chercha pas à raccourcir ſa ligne de défenſe, afin de la mettre à l'abri des inſultes de l'ennemi; il nomma les commandans de ces prétendus quartiers d'hiver, en confia le commandement général au Marquis d'Amarillas, & quitta, à la fin de Décembre, l'armée, pour aller à Madrid enſevelir dans le tombeau ſes lauriers.

O'Reilly fut nommé à ſa place ; mais la mort l'enleva de même : la Catalogne & l'armée demandèrent le Comte de l'Union, & il leur fut accordé par la Cour. Pendant que celui-ci arrangeoit, au Conſeil d'Aranjuès, le plan de la campagne, & demandoit des troupes, Amarillas, deſcendant de Montézuma, s'étoit enſeveli dans ſon quartier-général de Port-Vendres, ne chercha pas à s'oppoſer aux attaques continuelles de

l'ennemi, & ſe conſerva dans une inaction digne de la molleſſe Américaine.

Les Eſpagnols & les Portugais, accablés de maladies par les fatigues des alertes continuelles, ſe trouvoient, au commencement du mois d'Avril, réduits au nombre de huit à neuf mille hommes, & quinze cents chevaux ; &, dans cet état déplorable, étant également impoſſible de changer leur poſition, & de s'y conſerver au cas que l'ennemi cherchât à la leur faire quitter, celui-ci avoit joui paiſiblement de ſes quartiers d'hiver ; ſes troupes étoient déjà repoſées & rétablies des fatigues de la dernière campagne, quand les nôtres, haraſſées ſans ceſſe, attendoient encore le repos qu'on leur promettoit depuis ſi long-temps.

L'état déplorable de notre armée ne pouvoit reſter inconnu à l'ennemi : attentif à profiter de la léthargie où elle étoit plongée, il fait quitter, dès la fin de Mars, les quartiers à une partie de ſes troupes, les camper à Fourques, Pontella, Treſſerre, & Bouleternera, attaquer, dans le courant du mois d'Avril, Palau, & emporter ce poſte, pendant que nos troupes lui abandonnent volontairement ceux de Saint-Genis, de Saint-André, & de Ville-longue, pour ſe jeter en confuſion ſur Argelès, Monteſquiou, & la Trompette. Amarillas, à ce coup prévu par

les militaires, mais inattendu pour lui, connoît enfin qu'un quartier-général, qui ſe trouvoit à l'extrémité d'une ligne étendue & mal gardée, riſquoit d'être coupée, & cette réflexion le décida à tranſporter le ſien à Ceret ; car les inconvéniens qui réſultoient pour l'armée, de ſon éloignement des autres quartiers, ne s'offrit juſqu'alors à ſon eſprit, & il ne s'étoit jamais douté que le quartier-général devoit être établi à Ceret, étant le centre de la ligne.

L'ennemi, qui ne vouloit que nous fatiguer, & tenir en échec, quitta Palau, ſans avoir occupé les poſtes que nous venions d'abandonner : & Amarillas, qui attendoit journellement l'arrivée du Comte de l'Union, crut de ſon devoir de ne pas y retourner, afin de laiſſer à celui-ci la gloire de les reprendre, s'il le jugeoit néceſſaire ; ou de lui épargner le chagrin de les abandonner une ſeconde fois, s'il ſe voyoit dans l'impoſſibilité de les conſerver.

Les dépoſitions ſuivies des eſpions & des déſerteurs, nous confirmoient, au commencement d'Avril, la réalité du bruit qui s'étoit répandu, que l'ennemi conſtruiſoit une chauſſée à travers les hauteurs d'Oms, choſe que nous n'avions pas juſqu'alors cherché à vérifier par des patrouilles. Cet ouvrage ne pouvoit avoir pour objet que l'établiſſement d'une batterie

ſur les hauteurs du Villars, moyennant laquelle la communication de notre gauche avec Ceret ſe trouvoit coupée. Le Général Don Pedro de Mindinuetta, qui commandoit, ſous les ordres d'Amarillas, la gauche de la ligne, long-temps incertain ſur le parti qu'il devoit prendre, ſe décida enfin de laiſſer paiſiblement avancer, à l'ennemi, ſur les hauteurs du Villars, la chauſſée, afin que, lorſqu'il jugeroit à propos de s'y oppoſer, les troupes de Ceret euſſent moins de chemin à faire pour s'y rendre ; ſuppoſant que les François ne meneroient ſans doute du canon que lorſque la chauſſée ſeroit achevée, ou qu'ils oublieroient de l'avancer, à meſure qu'ils pouſſeroient celle-ci en avant. De nouveaux rapports que la chauſſée arrivoit déjà juſqu'au-delà d'Oms, & qu'une ſeconde branche, qui devoit paſſer par Llauro, étoit commencée, ne permirent plus de douter du projet qu'avoit l'ennemi d'attaquer également Saint-Ferreol, en tranſportant de la groſſe artillerie ſur les hauteurs oppoſées, pendant que les batteries qu'il établiroit ſur celles du Villars, intercepteroit la communication de notre gauche avec le reſte de la ligne.

Les Miquelets qui ſe trouvoient à Saint-Marçal, Taillet, Oms, & Llauro, couvroient les travailleurs, & pouſſoient déjà de patrouilles juſqu'à la maiſon du Villars, à la portée du

mouſquet de la chauſſée qui conduit d'Arles à Ceret. Les coups de fuſils que les Miquelets tiroient impunément de tous côtés, décidèrent enfin le patient Don Pedro à aller voir, par lui-même, de quoi il étoit queſtion ; & les premiers jours d'Avril, peu avant l'arrivée du Comte de l'Union, il ſe porta, avec deux bataillons, ſur les hauteurs du Villars. L'ennemi avoit aſſemblé les payſans des villages aux environs de Perpignan, & plus de trois mille, couverts par deux cents Miquelets, ſous les ordres du Capitaine Desfontaines, étoient occupés à la conſtruction de la chauſſée. Don Pedro paroît ſur les hauteurs ; Desfontaines porte en avant ſes Miquelets, & engage une fuſillade, pendant qu'il range, ſur les hauteurs voiſines, en guiſe de bataillons, les payſans, auxquels il met, au lieu de fuſils, les pêles & les pioches ſur l'épaule. Don Pedro s'arrête à la vue de cette troupe ; ſa lunette ne lui permet pas de diſtinguer que ce qu'il voit ſont des manches de pioches, & pas de fuſils ; & le prudent Général ſe retire ſans pouſſer juſqu'à la chauſſée : mais le lendemain il fit poſter un obuſier, avec deux canons, au-delà du pont de Reynès, & des grenades ſont jetées ſans ceſſe aux Miquelets qui oſent ſe montrer ſur le ſommet de la montagne, à la droite de laquelle (afin de les em-

pêcher de descendre pour aller boire à la maison du Villars, comme ils avoient fait jusqu'alors toutes les nuits) il posa un poste de vingt hommes, relevé alternativement par les Espagnols & les Portugais ;* & après ces sages & prudentes dispositions, il retourna à Ceret, où tout retomba dans la léthargie primitive.

Telle étoit la position de l'armée, lorsque l'arrivée du Comte de l'Union, vers la fin d'Avril, promit de la changer. L'activité qu'il montra dans la campagne précédente, lui avoit acquise la confiance générale ; & la haute opinion que l'armée Espagnole avoit conçue de ses talens, ne permettoit pas de douter de ses succès dans celle-ci ; & on croyoit que ses connoissances suppléeroient, pour le moment, au défaut des troupes, jusqu'à ce que les renforts & les recrues qu'il attendoit, eussent augmenté ses forces.

Quatre bataillons, & autant d'escadrons, venoient de joindre l'armée, qui se trouvoit être par-là de onze à douze mille hommes : ce nombre

* Des soldats du premier régiment de Porto, qui se trouvoient dans ce poste, construisirent un petit mur sec, pour leur servir de parapet : ce mur est le retranchement que le Comte de l'Union, dans sa dépêche publiée dans la Gazette de Madrid, dit avoir été pris, disputé, & repris avec une bravoure sans égale, par lui, le 28 Avril.

bre n'étoit guères propre à de grandes entrepriſes ; mais des nouvelles certaines que la force de l'armée ennemie n'excédoit de beaucoup celle de la nôtre, que les François travailloient ſans ceſſe à la conſtruction de la chauſſée des hauteurs d'Oms, & que leur artillerie étoit déjà arrivée dans ce village, décidèrent, à ce qu'il parut d'abord, le Comte de l'Union, à profiter des avantages que lui offroient dans ce moment, l'enthouſiame de l'armée, & le peu de ſupériorité des forces de l'ennemi aux ſiennes, à s'oppoſer aux progrès de celui-ci, en le repouſſant des hauteurs d'Oms, pour le tenir par-là en échec, afin de donner aux renforts qu'il attendoit, le temps de le joindre, & de juſtifier ainſi l'opinion publique en ſignalant les premiers jours de ſon arrivée par des victoires. Mais avant que de paſſer au récit des premières opérations qui ſuivirent l'arrivée de ce Général, nous nous arrêterons (ainſi que nous l'avons annoncé au commencement de ce Mémoire) à faire l'analyſe du caractère du Comte de l'Union, de ſes qualités perſonnelles, & des moyens qu'il employa pour parvenir au poſte qu'il occupe, afin de voir ſi ſa réputation ne fût peut-être fondée, comme tant d'autres, ſur l'enthouſiaſme du ſoldat & du peuple, éblouis par des ſuccès précaires, dont la cauſe leur eſt inconnue, mais qui, en

en effet, ne ſont que les ſuites d'un heureux haſard, & nullement motivés par le talent & le mérite.

Don Louis Fermin de Carvahal & Vargas, Comte de l'Union, originaire du Mexique, joint à la vivacité que la nature accorda en partage aux habitans ce ces climats, toute la ſoupleſſe & la fineſſe d'eſprit d'un courtiſan délié. Dès ſon entrée dans le monde, aſſidu à la Cour & chez les Miniſtres, il acquit l'art d'afficher avec modeſtie, impunément du mérite, & de ſe faire valoir beaucoup avec peu de moyens. Cet art, ſi néceſſaire pour parvenir dans le monde, & ſur-tout à la Cour, fut la baſe de ſa fortune, lorſqu'il commença ſa carrière militaire dans le régiment des Gardes Eſpagnoles, qui a été l'école où il étudia l'art de la guerre, & la ſource où il puiſa les connoiſſances qui devoient un jour le conduire au commandement de l'armée. Le ſiége de Gibraltar lui offrit bientôt l'occaſion de montrer beaucoup de bravoure & de ſang-froid dans le danger. Ces qualités, qu'il ſut faire valoir & briller, lui acquirent de la réputation, & lui méritèrent le grade de Colonel, & un régiment, pour récompenſe de ſes travaux. La paix arrêta pour quelque temps les progrès de ſa fortune ; mais la guerre d'Oran lui donna de nouveau l'occaſion de la pourſuivre. Une multitude de Maures, indiſciplinée & mal

armée, repouſſée par un petit nombre de troupes un peu moins indiſciplinées & mieux armées qu'aguerries, acheva de confirmer l'opinion qu'il avoit eu l'art de répandre, qu'il joignoit maintenant aux connoiſſances d'un grand général, une expérience conſommée, pendant que la ſienne n'étoit fondée que ſur quelque peu de lecture étalée avec emphaſe, & que les opérations des campagnes qu'il venoit de faire, ſe bornoient à avoir aſſiégé, pendant quatre ans, une place ſans la prendre, & défendu opiniâtrement une autre pour l'abandonner.

De retour en Eſpagne avec le grade de Brigadier, la guerre que celle-ci alloit faire, ſans troupes & ſans moyens, à la France, fut enfin le théâtre où le Comte de l'Union mit au grand jour toute la ſoupleſſe de ſon eſprit, & où la fortune montra ſon caprice à faire valoir l'inſuffiſance de ſes talens, pour le mettre à la tête de l'armée.

Des revers ſuivis, vers la fin de la campagne, du côté de Don Ricardos, & quelques poſtes mal défendus emportés par le Comte de l'Union, lui attirèrent la confiance du ſoldat. Attentif à profiter des moyens qui pouvoient le conduire à ſon but, il conſidéra cette confiance, qu'il ſut ménager & employer avec adreſſe, comme le premier & le plus certain pour

arriver au poſte auquel il aſpiroit, mais d'où celui qu'il occupoit l'éloignoit trop encore, pour oſer faire connoître ſes projets, ſans qu'on l'eût accuſé d'une folle & chimérique ambition : la ſienne étoit ſans bornes ; mais il ſut la cacher, en la couvrant du voile de la ſimplicité & de la modeſtie. Le Comte de l'Union connut que l'intrigue ordinaire, employée à la Cour pour placer un Général, ou un Miniſtre, ne pourroit que l'éloigner de ſon but ; qu'il falloit cheminer par une route nouvelle, & être élevé, par les cris de la multitude, au rang auquel il brûloit de parvenir. Convaincu de cette vérité, il chercha à unir à la confiance qu'il poſſédoit de l'armée, l'amour de celle-ci, en changeant le caractère dur qui l'avoit fait déteſter en Colonel de ſa troupe, contre celui d'un Général bienfaiſant, qui prévenoit les beſoins du ſoldat, & ſoulageoit ſa misère. Par ce rôle qu'il joua avec intelligence, il parvint à ſe faire adorer, pendant que les nouveaux ſuccès achevoient d'établir ſa réputation à la Cour, & le rendoit le rival de Don Ricardos, quand celui-ci, cenſuré injuſtement par l'armée & la nation, deſcendit au tombeau ſans y emporter les regrets auxquels ſes ſervices, ainſi que ſes talens, lui donnoient le droit de prétendre. Cette mort inattendue, & le grade de Lieutenant-général

auquel le Comte de l'Union venoit d'être élevé rapidement, dans le courant de la campagne, le mirent à même de ſe préſenter publiquement ſur le rang de ceux qui prétendoient commander l'armée : des ſuccès heureux parloient en ſa faveur ; mais la Cour, cette fois injuſte, ou mieux informée de ſon mérite réel, déçut ſes projets ambitieux ; O'Reilly fut nommé à la place où il aſpiroit, & le Comte de l'Union parut en être exclu pour long-temps : mais il devoit arriver au but que la fortune lui marquoit ; la mort enleva ſubitement le nouveau Général, & l'armée ſe trouva encore ſans chef.

Le moment d'ouvrir la campagne étoit arrivé ; la troupe, excédée de fatigues, murmuroit hautement de la guerre ; & la Cour, qui craignoit les ſuites du mécontentement général de l'armée, connoiſſant que ce n'étoit pas par des moyens violens qu'elle parviendroit à étouffer ſes murmures, mais que, pour les terminer, il falloit mettre à ſa tête le chef par lequel elle deſiroit d'être commandée, nomma le Comte de l'Union Commandant-général de l'armée de la Catalogne, lequel, cueillant enfin le fruit de l'hypocriſie de ſa conduite, vint, au milieu des applaudiſſemens univerſels, ſe mettre à la tête des troupes qui ſe trouvoient dans le Rouſſillon.

Voilà quels furent les chemins & les talens qui conduiſirent ce Général au poſte qu'il occupa,

& dont l'analyſe que nous venons d'en faire, prouveroit déjà ſuffiſamment, qu'un chef avec ſi peu de talens & de mérite, à la tête d'une armée déſorganiſée & ſans diſcipline, laquelle ſe trouvoit dans une poſition déſavantageuſe, devoit néceſſairement accumuler faute ſur faute : mais nous allons démontrer cette vérité plus évidemment encore, par l'analyſe des opérations par leſquelles le Comte de l'Union ouvrit la campagne ; & en ſuivant ce Général, depuis la reconnoiſſance qu'il fit des hauteurs du Villars, juſqu'à la retraite de Ceret à Figueras, afin de développer, par ce moyen, l'ineptie & l'inſuffiſance de ſes talens, & de prouver, en comparant ſa conduite à celle qu'un Général qui penſoit & raiſonnoit militairement, eût tenue. que la retraite de l'armée combinée, Eſpagnole & Portugaiſe, fut motivée par les fautes que commit le Comte de l'Union.

Nous venons de voir quelle fut la poſition de l'ennemi & la force des deux armées, vers la fin d'Avril ; quels avoient été les quartiers d'hiver des Eſpagnols & des Portugais ; quelle furent les défectuoſités de leurs lignes de défenſe, & les ſuites fâcheuſes qui réſultèrent de celle-ci ; de l'abandon qu'on avoit fait à l'ennemi des hauteurs dominantes qui bordent les plaines du Rouſſillon ; comment celui-ci profita de cette

ſaute pour nous tenir continuellement en échec, & comme elle lui ſervit enfin pour nous menacer de couper, par la gauche, notre ligne. Joignons maintenant à ces connoiſſances, encore celles de la poſition & de la force de notre armée, après l'échec qu'elle reçut à Palau; examinons quel fut l'avantage qui réſultoit à l'ennemi, de cet échec, ce qui le mettoit à même d'entreprendre ſur notre ligne, & quelles ſeroient les ſuites de ſes entrepriſes; & cherchons à parvenir, par l'analyſe de ſes différens objets, à la connoiſſance, ſi l'avantage que donnoit à l'ennemi la poſition de ſon armée, & la ſupériorité de ſes forces aux nôtres, obligeoit abſolument le Comte de l'Union à ſe retirer du Rouſſillon, ſans qu'il ait pu éviter, ou au moins retarder ſa retraite; & ſi, lorſqu'il ſe décida à évacuer cette province, ſa marche en Catalogne fut combinée & exécutée ſuivant des principes raiſonnés; & ſi la perte de ſon canon & de ſes équipages en étoit inſéparable. L'ennemi s'étoit retiré, comme nous avons vu, de Palau, peu de jours après l'avoir attaqué, ce qui fit que l'échec que nous venions d'eſſuyer de ce côté, ne cauſa aucun changement dans la poſition de l'armée, laquelle, malgré ce revers, ſe trouvoit être encore la même qu'au commencement de la campagne, à la ſeule différence près, que

les poſtes de Saint-Genis, de Saint-André, & de Ville-longue, abandonnés par nous, cauſoient dans la ligne un vuide qui s'étendoit depuis Monteſquiou juſqu'à Argellès, d'où celle-ci reprenoit pour finir au Port-Vendres, & ſe trouvoit occupée, moyennant quelques renforts peu conſidérables arrivés depuis, par douze mille hommes d'infanterie, & deux mille de cavalerie. Voici quelle étoit la force & la poſition de l'armée, après l'échec qu'elle venoit de recevoir : voyons à préſent quel fut l'avantage qui réſultoit à l'ennemi de nous avoir repouſſés de Palau, & ce que l'abandon que nous avions fait de ce poſte, & des autres qui ſe trouvoient entre celui-ci & Argellès, lui permettoient d'entreprendre ſur notre ligne.

La priſe de Collioure & de Port-Vendres avoit engagé Don Ricardos d'abandonner les hauteurs de La Trompette, de Monteſquiou & de Ville-longue, pour faire occuper, par les troupes qui gardoient ces poſtes, ceux de Saint-Genis, de Palau, de Saint-André, & d'Argellès. L'abandon que nous venions de faire des trois premiers, après avoir été repouſſés de Palau, avoit cauſé (ainſi que nous venons de l'obſerver) un vuide dans la ligne. Ce vuide, de quatre lieues d'étendue, ou environ, donnoit à l'ennemi deux avantages : le premier, de paſſer

ſans

ſans obſtacle le Tech ; & le ſecond, de pouvoir ſe poſter, toutes les fois qu'il le jugeroit à propos, entre La Trompette & Argellès, & de prendre, par cette poſition, notre ligne en flanc, dont La Trompette, maintenant le ſeul appui, pouvoit être tournée par lui, puiſque rien ne l'empêchoit d'occuper les hauteurs de Villelongue, d'où, paſſant librement à celles qui dominent Monteſquiou, il forçoit ce poſte à ſe rendre, s'établiſſoit enſuite au-deſſus de la Trompette, prenoit de ces hauteurs celle-ci de revers, nous obligeoit alors à l'abandonner ; & enfin, il ſe trouvoit ainſi ſur le derrière & le flanc de notre ligne, dont la foibleſſe de notre armée ne nous permettoit pas d'occuper, ni de renforcer de nouveau les poſtes que nous venions de quitter, ſans en dégarnir d'autres que ſa grande étendue nous obligeoit de garder, & ſans les expoſer même à être forcés. Connoiſſant maintenant les avantages qui réſultoient à l'ennemi de l'abandon que nous avions fait des poſtes entre La Trompette & Argellès, examinons ce qu'un Général habile, & qui raiſonnoit militairement, eût fait pour le fruſtrer de celle-ci & quels ſeroient les moyens auxquels il auroit recours pour ſuppléer au défaut des troupes.

S'il réfléchiſſoit ſur la foibleſſe des poſtes dont nous venons de parler, il n'eſt pas douteux qu'il

les auroit regardés plutôt comme des postes intermédiaires pour faciliter notre communication avec Argellès, Collioure & Port-Vendres, que comme un cordon qui défendoit à l'ennemi le passage du Tech. Les considérant sous ce point de vue, il ne jugeoit pas nécessaire de les conserver, puisqu'il voyoit que, si l'ennemi interrompoit, même par le front de notre ligne, la communication de Collioure avec celle-ci, il restoit encore à cette place deux autres par ses derrières ; une à travers les montagnes, & l'autre par mer, qui ne pouvoit être coupée que par une escadre qui interceptât celle de Port-Vendres avec la Baie de Roses. L'abandon que nous avions fait de Palau & des postes attenans, vu sous ce rapport, n'influoit donc sur le reste de la ligne ; & il étoit évident que le principal avantage qui en résultoit à l'ennemi, n'étoit pas celui de s'avoir facilité, par l'attaque de ce poste, le passage du Tech, mais de se voir à même, par l'abandon que nous avions fait des autres, & des hauteurs de Ville-longue, de tourner La Trompette. Un Général habile connoîtroit, par sa position & celle de l'ennemi, sans doute au premier coup-d'œil qu'il jeteroit sur celle-ci tout de suite, quels de ces avantages étoit le plus à craindre ; & ne pouvant s'opposer, par le défaut de troupes, également aux deux, il n'auroit

manqué de porter toute ſon attention à celui qui lui donnoit de l'inquiétude pour un flanc de ſa ligne ; & cette conſidération l'auroit néceſſairement conduit à occuper, ſans perte de temps, les hauteurs dominantes de celui-ci, avant que l'ennemi s'en emparât, afin que, lorſqu'il eût paſſé le Tech pour attaquer Monteſquiou, & tourner La Trompette, le canon des hauteurs l'eût pris en flanc & de revers, & obligé ainſi à renoncer à l'attaque, dont la mauvaiſe réuſſite le fruſtrait en même temps du premier avantage.

On objectera peut-être que l'obſtacle qui nous empêchoit d'occuper de nouveau les poſtes abandonnés, étoient le même qui s'oppoſoit à garnir de troupes les hauteurs : mais on ſe trompe ; les poſtes ſupérieurs à Ville-longue & Monteſquiou, forts par leur poſition, pouvoient être défendus, avec peu de monde, vigoureuſement, & faire échouer l'attaque, ou, du moins, en retarder le ſuccès, pour donner le temps néceſſaire aux renforts envoyés, d'abord à La Trompette, dont les hauteurs, ainſi que celles de Monteſquiou, devoient être emportées avant que l'ennemi pût ſe rendre maître de ces deux poſtes. Mais, dira-t-on, les hauteurs de Ville-longue, de Monteſquiou & de La Trompette, occupées par nos troupes, n'empêcheront pas l'ennemi de paſſer

au-deſſus de ce premier poſte, de traverſer le Tech, de ſe camper dans la plaine de Saint-Genis, & de nous couper, par cette poſition, la communication d'Argellès, de Collioure, & du Port-Vendres. Il nous eſt déjà connu qu'il reſtoit à ces poſtes, deux communications avec notre ligne ; que l'interception de celle-ci, par le front, ne devoit donc nous inquiéter : d'ailleurs, nous prions ceux qui nous feront cette objection, d'obſerver que, ſuivant le point de vue ſous lequel nous avons montré qu'un Général habile eût conſidéré Palau, Saint-Genis, & Ville-longue, ces poſtes n'étoient que des poſtes acceſſoires pour faciliter la communication le long de la ligne de défenſe avec Collioure & Port-Vendres ; donc, conſéquemment, l'interception du côté d'Argellès, & la perte même, n'influoit ſur celle-ci ; mais au contraire la ligne ſe trouveroit, par le ſoin qu'auroit eu le Général d'appuyer ſon flanc à La Trompette, maintenant hors de toute inſulte, puiſque les hauteurs de Ville-longue & de Monteſquiou étoient de nouveau occupées par nous, & que ſon front devenoit par-là ſuſceptible d'une meilleure défenſe. Suivant ce ſyſtême, il abandonnoit au gré de l'ennemi, tout le pays depuis La Trompette juſques au Port-Vendres. Répliquera-t-on, ſans conſidérer, que celui-ci ne manquera de

faire, le plus tôt poſſible, le ſiége de Collioure, & que le corps campé au-delà de Ville-longue l'empêchera de ſecourir cette place ? Mais nous répondrons que notre armée ne conſiſtoit qu'en douze mille hommes d'infanterie, & de deux mille [redacted] de cavalerie ; & que, pour garantir, dans cette poſition, la place de Collioure, d'un ſiége, & la conſerver, il falloit une force de cinquante mille, puiſqu'on auroit alors campé dix mille hommes de cavalerie dans la plaine de Saint-Genis, où, occupant les poſtes intermédiaires de La Trompette juſqu'au Port-Vendres, cette cavalerie eût formé notre première ligne, pendant que l'infanterie, poſtée ſur les hauteurs derrière celle-ci, ſe trouveroit dans la ſeconde ; & ſi quelqu'accident imprévu eût permis à l'ennemi de pénétrer par ce côté, les troupes qu'on auroit portées en avant de La Trompette, & à travers les montagnes ſur ſon flanc & ſon derrière, l'auroit bientôt obligé à ſe retirer. Mais comme nos forces ne formoient pas même la moitié du nombre de celles requiſes pour s'oppoſer à ce que l'ennemi pouvoit entreprendre ſur Collioure, il falloit néceſſairement s'attendre que, tôt ou tard, cette place, par rapport à la poſition actuelle de l'armée, ſeroit aſſiégée, parce que le défaut des troupes nous empêchoit également d'y porter des ſecours,

tout comme d'entreprendre quelque choſe pour nous oppoſer à ce que l'ennemi en fît le ſiége.

Les raiſons que nous venons de développer auroient donc infailliblement attiré l'attention du Général du côté du flanc droit de la ligne, malgré les mouvemens que nous avons vu faire à l'ennemi pour menacer la gauche de celle-ci, & l'engageroient à ne rien entreprendre avant d'avoir pourvu à la ſureté de ſa droite, en occupant tout de ſuite les hauteurs de Ville-longue, de Monteſquiou, & de La Trompette, afin d'aſſurer ce dernier poſte, qui devenoit alors, de ce côté, l'appui de ſa ligne, qu'il raccourciſſoit par l'abandon momentané qu'il faiſoit d'Argellès, de Collioure, & de Port-Vendres, qu'il livroit à leur propre défenſe, ſoutenue par les ſecours qu'il leur pourroit donner par mer. Ceci connu, voyons à préſent quelle étoit la poſition & la force de l'ennemi.

Celui-ci avoit ſa droite appuyée à Fourques, & la gauche à Elne. Par cette poſition il formoit, avec la nôtre, une ligne oblique, qui lui donnoit le double avantage de couvrir par ſa droite le Conflent, de protéger la communication de celui-ci avec le Rouſſillon, & de nous refuſer cette partie de ſa ligne pour renforcer la gauche de celle-ci lorſqu'il voudroit nous attaquer par la droite.

Sur les hauteurs d'Oms, qui ſe trouvoient devant ſa droite, il avoit conſtruit un retranchement, & trois mille hommes y campoient, & avoient poſé des poſtes ſur les collines qui ſe trouvent au-delà du village, pour couvrir les travailleurs occupés à la conſtruction de la chauſſée, par laquelle il témoignoit vouloir percer la gauche de notre ligne.

Par les différens rapports des déſerteurs, vérifiés par les eſpions, il nous étoit connu que la force de l'armée ennemie ne paſſoit pas quatorze mille hommes, & que ſa cavalerie, en mauvais état, n'excédoit pas le nombre de deux mille chevaux, dont l'élite ſe trouvoit n'être que d'environ quatre cents huſſards, les mêmes qui avoient tenu tout l'hiver notre droite en échec.

Cette connoiſſance de la force & de la poſition de l'ennemi nous conduira maintenant à celle des moyens qu'un Général habile eût employés pour lui enlever, avec des forces inférieures, les avantages que ces deux objets lui donnoient ſur nous, & comment il ſe ſeroit ſervi de l'attachement que la troupe manifeſtoit pour ſon général, & de la confiance que celui-ci lui avoit inſpirée pour effectuer avec ſuccès ſon plan.

L'avantage que le Général acquéroit en diminuant ſa ligne de défenſe, par l'abandon

qu'il faiſoit, pour le moment, du pays entre La Trompette & Collioure, ſeroit doublé par lui, & les ſinuoſités que la ligne offroit encore, corrigées en ſe rendant maître des hauteurs d'Oms, d'où il lui eût été aiſé (comme nous allons le voir ci-après) de culbuter l'ennemi, afin d'établir ſa gauche ſur celle-ci, & de ſe donner par-là le double avantage de raccourcir de nouveau ſa ligne de défenſe, & de ſe poſter, par ce moyen, ſur le flanc de l'ennemi qui débordoit alors par ſon aîle gauche, où il établiſſoit tout de ſuite de fortes batteries, & impoſſibilitoit ainſi le point d'attaque que la ligne offroit encore à la gauche ; car nous ſuppoſons (comme on a vu) ſa droite déjà garantie de toute inſulte, moyennant les hauteurs de Monteſquiou, & de La Trompette, que nous avions de nouveau occupés; & que maintenant, pour replier (au cas qu'il fût néceſſaire) ſur ſa première poſition, la gauche d'Oms, le Général établiroit une batterie en-deçà du Tech, ſur la hauteur qui ſe trouve vis-à-vis de celles du Villars, par laquelle cette dernière eût été dominée, & la chauſſée qui conduit d'Arles à Ceret, défendue, en même temps que le paſſage du Tech en-deçà du pont de Reynès, puiſque cette rivière au-delà de celui-ci, reſſerrée entre les rochers taillés à pic par la nature, nous aſſuroit que l'ennemi ne

tenteroit

tenteroit pas à la paſſer dans cette partie ; & notre ligne, par cette poſition, également forte par-tout, obligeoit l'ennemi à l'attaquer ſur toute l'étendue de ſon front, ce que ſes forces peu ſupérieures aux nôtres ne lui permettoient pas d'entreprendre ; & il n'eſt pas à ſuppoſer que, ne le pouvant pas de ce côté, il eût cherché à la tourner par la gauche, pour nous prendre par Prats de Mollo, par le derrière, ce qui lui ſeroit également difficile, puiſqu'il auroit été arrêté d'abord par les troupes qui gardoient ce poſte ; & s'il parvenoit même à les battre, il lui reſtoit encore pour venir à nous, des gorges conſidérables à paſſer, qu'il ſeroit obligé de forcer ſucceſſivement, & où il ne pouvoit manquer d'être défait.

La combinaiſon qu'un Général qui agiſſoit ſuivant des principes raiſonnés, eût faite de la poſition des armées des deux partis, avec leurs forces mutuelles, nous montre qu'il auroit cherché à corriger les défectuoſités de la ligne de défenſe, en prenant, après avoir aſſuré ſes flancs, une poſition où il pouvoit ſe conſerver ſur la défenſive, auſſi long-temps qu'il l'auroit déſiré, pour attaquer enſuite avec avantage, lorſque ſes forces le lui auroient permis. Comparons maintenant la conduite de ce Général avec celle du Comte de l'Union, & voyons ſi les opérations

par lesquelles celui-ci ouvrit la campagne étoient le réſultat des combinaiſons dont nous venons de démontrer la néceſſité, pour en aſſurer le ſuccès, & s'il pouvoit ſe diſpenſer d'en faire la baſe de ſa conduite ſans s'expoſer aux revers qu'il eſſuya.

On ſe rappelle quels furent les ſuccès de la première reconnoiſſance que Don Pedro de Mindinuetta fit des hauteurs du Villars. L'incertitude où ce Général avoit reſté ſur tous les objets qui l'avoient porté à la faire, engagea le Comte de l'Union à aller voir ce que l'autre n'avoit pas ſu lui dire ; & le 28 d'Avril il ſe porta ſur la montagne du Villars, dont l'ennemi avoit occupé les hauteurs voiſines, au-deſſus de la maiſon de ce nom, & où il avoit établi une batterie à barbette de deux canons. A ſon approche les Miquelets allèrent au-devant de lui, & chaſsèrent le poſte du prétendu retranchement, compoſé de vingt hommes, dont nous avons déjà fait mention ; mais voyant arriver des troupes en plus grand nombre qu'il le ſuppoſoit d'abord, ils ſe retirèrent, & le Comte de l'Union pouſſoit déjà en avant avec les deux bataillons du régiment du Prince, qui lui ſervoient d'eſcorte, lorſqu'il ſe trouva, ſans s'y attendre, ſous le feu de l'ennemi, & attaqué avec des forces ſupérieures, & pris en flanc par celui-ci. Cette attaque

imprévue fit plier ſes troupes, & le força à ſe retirer ; mais ſur le bruit qui s'étoit répandu que le Général étoit coupé avec le régiment du Prince, Don Pedro de Mindinuetta accourut de Ceret avec ce qui lui reſtoit de troupes, à la faveur deſquelles le Comte de l'Union rallia les ſiennes, & attaqua de nouveau les hauteurs. A l'approche de ce renfort, l'ennemi ſe retira en combattant, & amenant ſon canon de poſte en poſte, juſques derrière les hauteurs, au-deſſus de la maiſon du Villars ; & le Comte de l'Union étant parvenu une ſeconde fois au ſommet de celles-ci, retourna à Ceret après un combat opiniâtre de dix heures, & une perte conſidérable d'hommes, ſans avoir occupé aucun des poſtes que l'ennemi venoit d'abandonner, & ſans avoir tiré d'autre avantage de cette attaque, que celui de ſavoir, en ce moment, ce que perſonne n'avoit ignoré, c'eſt-à-dire, que les François travailloient à une chauſſée dont une branche arrivoit à Llauro, & l'autre dépaſſoit Oms. Voilà quelle fut la fameuſe journée par laquelle ce Général ouvrit la campagne, de laquelle il dit dans la relation qu'il en fit à la Cour, qui, depuis, a été publiée dans la Gazette de Madrid. " Si j'entrois dans tous les "détails de cette journée, afin de montrer com-"bien elle a été glorieuſe pour les armes du Roi, "je ſerois obligé de me détourner des objets im-

portans qui demandent toute mon attention ; & parmi le nombre des avantages imaginaires qu'il prétend lui résulter de ce combat inutile, il ne manque de nommer, comme le premier de tous, la prise de ce fameux retranchement, tant célébré dans la Gazette.

Pendant la nuit, l'ennemi occupa de nouveau les postes qu'il avoit quittés la veille ; & le 29, à la pointe du jour, il se présenta en deux colonnes d'environ trois mille hommes, sur les hauteurs de la maison du Villars, & le sommet de la montagne noire, qui se trouve à la droite de la première, faisant mine de vouloir établir des batteries dans ces postes, afin d'intercepter notre communication avec Ceret. Sur l'avis que le Comte de l'Union reçut de l'approche de l'ennemi, il marcha avec quatre régimens Portugais, & autant de bataillons Espagnols au-devant de lui, éparpilla ses troupes sur les hauteurs, repoussa les François, de poste en poste, jusques dans leur retranchement d'Oms, s'établit sur la montagne voisine de celui-ci, y posta quatre canons, de calibre de trois, du feu desquels les François ne firent aucun cas, fit bivaquer la troupe sur les hauteurs attenantes à cette batterie, & se retira encore à Ceret à six heures du soir, après un combat de six heures, & une nouvelle perte très-considérable en hommes.

Le 30, les différens bataillons qui ſe trouvoient poſtés, épars, ſur les hauteurs d'Oms, reçurent l'ordre de ſe rapprocher de celle où ſe trouvoit l'artillerie : on les fit marcher ſucceſſivement de hauteur en hauteur, leur recommandant d'écarter les files, afin de préſenter le plus grand front poſſible ; & tous les mouvemens reſpiroient la crainte, & annonçoient l'incertitude. Le même jour, l'ennemi démaſqua, vers les dix heures du matin, une batterie, qu'il avoit établie durant la nuit, à la pointe de la hauteur d'Oms. La ſupériorité du calibre de celle-ci, qui étoit de quatre, rendit inutile le feu de la nôtre, qui ne pouvoit atteindre la batterie, ni faire du mal à l'ennemi, qui ſe trouvoit à couvert du retranchement. Cette canonnade imprévue mit Don Pedro de Mindinuetta, que le Comte de l'Union avoit chargé du commandement de ces différens poſtes, dans le plus grand embarras : il envoya à celui-ci aide-de-camp ſur aide-de-camp, pour l'aviſer de cette nouvelle incartade des François, & lui demanda ce qu'il devoit faire ; mais le Comte de l'Union, qui venoit de recevoir un avis qui l'embarraſſoit autant que la canonnade, le paſſif Don Pedro ne s'inquiéta guères de l'embarras où ce général ſe trouvoit, & l'abandonna, toute la journée, au feu de l'ennemi, & à ſon incertitude, ſur le parti qu'il

devoit prendre, pour s'occuper entièrement des mouvemens qu'on venoit de lui rapporter que les François faiſoient, qui, après avoir occupé de nouveau Banyuls dels Aſpres*, venoient de paſſer le Tech avec un corps de troupes conſidérable, s'étoient campés devant La Trompette, & indiquoient, par des mouvemens ſuivis, vouloir attaquer notre front dans toute ſon étendue. Le Comte de l'Union, qui connut alors, mais trop tard, que l'ennemi alloit cueillir le fruit des fautes multipliées qu'il avoit commiſes, & auxquelles il n'étoit plus en ſon pouvoir de remédier, aſſembla les Généraux pour voter, dans un Conſeil, ſur le parti qu'il falloit prendre, afin de tirer l'armée de l'embarras où il venoit de la plonger. Mais avant que de paſſer au réſultat de ce Conſeil, nous nous arrêterons à conſidérer la différence de la conduite du Comte de l'Union dans les premières opérations par leſquelles il ouvrit la campagne, d'avec celles que nous avons vu qu'auroit tenues un Général habile dans les mêmes circonſtances; & nous montrerons la véritable cauſe qui le porta à écarter la ſienne des principes qui ſervoient de baſe à celles de l'autre.

---

* On a toujours négligé d'occuper ce poſte, ne prévoyant pas que l'ennemi s'y établiroit toutes les fois qu'il voudroit paſſer le Tech, pour protéger de-là ſon paſſage.

Le Comte de l'Union, ſans avoir égard aux raiſons qui devoient fixer toute ſon attention à la droite de ſa ligne de défenſe, malgré les mouvemens que l'ennemi faiſoit vers la gauche, porte toutes ſes forces ſur ce flanc, & ſans conſidérer la foibleſſe de ſa droite, l'abandonne à l'ennemi, pour attaquer celui-ci ſur les hauteurs d'Oms ; & ſans battre ſon retranchement avec du calibre ſupérieur, ou du moins égal au ſien, il ſe contente de le canonner avec des pièces de trois, lorſque rien ne l'empêchoit de conduire, par le chemin de Saint-Luc, de la groſſe artillerie. Une conduite ſi extraordinaire, & dont les ſuites ne pouvoient qu'être fâcheuſes pour l'armée, paroîtra d'abord un problême : mais ſi nous nous rappelons quelle fut l'éducation militaire du Comte de l'Union, & la ſource où il puiſa les connoiſſances qui devoient le conduire au commandement de l'armée, nous trouverons que ſon ignorance fut la cauſe qui motiva la différence de ſa conduite, d'avec celle d'un Général qui eût agi suivant des principes raiſonnés ; & qu'elle ne lui permit de prévoir que, s'il ſe portoit en avant ſans aſſurer ſes flancs, il ſeroit obligé d'abandonner ſa nouvelle poſition, dès que l'ennemi ſe préſenteroit ſur l'un ou ſur l'autre ; & que, par l'abandon où il les laiſſoit, l'ennemi ne manqueroit pas de s'établir

à Ville-longue, pour s'emparer de-là de La Trompette, pendant qu'il ſe porteroit ſur les hauteurs d'Oms, ſur ſa gauche, également ſans appui ; & que, reſſerré alors dans le centre, s'il attendoit que l'ennemi perçât par ſes flancs pour ſe retirer, il lui ſeroit impoſſible de tenir [illegible] dans cette poſition, le temps néceſſaire pour renvoyer ſon artillerie & ſes équipages, mais qu'il ſe verroit obligé de ſe retirer, d'abandonner tout, & de fuir, afin d'éviter d'être enveloppé. Mais le défaut de connoiſſances empêcha le Comte de l'Union à prévoir les ſuites fâcheuſes des premières opérations par leſquelles il ouvrit la campagne, dont les diſpoſitions erronées étoient un obſtacle aux ſuccès qu'il s'en promettoit ; &, ébloui par un bonheur éphémère, il ne conſulta, dans ſon plan, que l'intérêt qu'il avoit d'affermir ſon crédit dans l'eſprit du peuple & de la Cour. [illegible] chercha par-[illegible] des avantages précaires, qui, ſans rapport avec les opérations ultérieures, n'influoient ſur celles-ci [illegible] à remplir ſes vues, & à fournir au Gazetier de Madrid, l'occaſion de parler avec emphaſe de ſes exploits.

Le court expoſé que nous venons de faire des premières opérations par leſquelles le Comte de l'Union ouvrit la campagne, ainſi que des avantages que nous ſuppoſons qu'un Général éclairé

éclairé tireroit de la poſition que nous lui avons vu prendre, afin d'éviter le malheur que l'autre éprouva, met déjà nos lecteurs ſuffiſamment à la portée de juger par eux-mêmes, ſi le Comte de l'Union ne fût en effet, par ſes fautes multipliées, la cauſe, le 1er Mai, de la défaite de l'armée Eſpagnole, pour qu'il ſoit néceſſaire qu'on ait encore recours, pour prouver cette vérité, à un autre moyen que celui dont nous venons de faire uſage, mettant ſous les yeux des militaires inſtruits la conduite de ce Général à l'ouverture de la campagne. Nous paſſerons donc à démontrer les avantages qui réſultoient pour nos opérations ultérieures, d'avoir rendu, par la nouvelle poſition que nous ſuppoſons à l'armée, ſa ligne de défenſe, parallèle à celle de l'ennemi, & que ſes flancs maintenant fortifiés, & le front hériſſé de batteries, offroient par-tout une égale réſiſtance, & ne permettoient à celui-ci de la forcer dans une de ſes parties, ſans l'attaquer dans toute ſon étendue, mais donnoit au Général le temps d'attendre paiſiblement les renforts qui devoient le joindre, afin de pourſuivre alors avec vigueur les avantages qu'il venoit d'obtenir.

Par la nouvelle poſition de notre ligne de défenſe, & les avantages qui réſultoient en notre faveur d'en avoir diminué une ſeconde fois l'étendue, nous étions à même d'attaquer à l'arrivée

des renforts, à la la faveur de nos batteries d'Oms, avec notre gauche, la droite de l'ennemi, pendant que notre droite ſe portoit, par Banyuls dels Aſpres, ſur Elne. Par cette manœuvre, l'ennemi, attaqué en même temps ſur les deux ailes, devoit néceſſairement retirer ſa gauche de Fourques, & ſa droite d'Elne, pour concentrer, entre ces derniers poſtes & Pontella, ſes forces, afin de nous obliger à nous éloigner de nos batteries d'Oms, de Saint-Luc, du Pla del Rey, & de Banyuls dels Aſpres, qui nous facilitoient le moyen de lui refuſer notre centre, & de renforcer, de ces différens points, ceux de nos attaques ; mais il ne pouvoit paſſer à cette poſition ſans nous mettre à même d'en prendre une dans la plaine, par laquelle notre gauche appuyée à Thuir intercepteroit ſa communication avec le Conflent, & lui donneroit de l'inquiétude pour Perpignan, lorſque notre droite, appuyée au Tech, à Ortaffa, le tenoit en échec du côté d'Elne, & coupoit en même temps la communication avec les troupes occupées au ſiége de Collioure, qu'il étoit forcé de lever, pour éviter que celles-ci ne fuſſent priſes en flanc par les nôtres, que les renforts nouvellement arrivés, nous permettroient d'envoyer à Ville-longue.

Tels étoient les avantages qui réſultoient pour l'armée, de ſa nouvelle poſition ; cherchons main-

tenant à connoître les moyens qu'ils fourniſſoient au Général pour ſe conſerver ſur les hauteurs d'Oms, & pour reſter dans cette poſition, & même éviter ſa retraite.

La poſition de notre gauche débordant la droite de l'ennemi, nous aſſuroit que celui-ci ne chercheroit à nous attaquer qu'avec des forces conſidérables ; mais les ſiennes, guères ſupérieures aux nôtres, ne lui permettoient de s'oppoſer, dans ce moment, à la conſtruction des batteries que le Général établiroit, afin de pouvoir attendre, dans cette poſition, les renforts qui devoient néceſſairement le joindre ; nous pouvions donc nous conſerver paiſiblement derrière notre ligne, qui, à préſent moins étendue, nous permettoit d'y concentrer nos forces, & de nous oppoſer, par les batteries dont elle étoit couverte, vigoureuſement aux attaques de l'ennemi, dont l'entrepriſe ſeroit difficile, & le ſuccès incertain.

Par cette conduite, le Général ſe mettoit également à même de ſe conſerver dans ſa nouvelle poſition, comme de pourſuivre, à l'arrivée des troupes qu'il attendoit, les avantages qu'il avoit acquis, & de la quitter, ſi le défaut des renforts qu'on lui avoit promis, & les attaques ſuivies de l'ennemi, lui faiſoient craindre d'y être forcé, & lui facilitoit enfin le moyen de

replier d'Oms, ſa gauche, ſur la première poſition entre La Trompette & Ceret, ſans que l'ennemi eût pu le troubler dans cette manœuvre; car ſi celui-ci, malgré le ſilence avec lequel elle auroit été faite, s'en fût apperçu, & auroit cherché à le pourſuivre, l'artillerie conduite de hauteur en hauteur, l'auroit bientôt obligé à y renoncer, & il pouvoit ainſi gagner ſa première poſition, où ſes flancs fortifiés, & ſon front hériſſé de batteries, lui permettoit de ſe conſerver aſſez long-temps pour y diſpoſer ſa retraite, ſi des circonſtances imprévues, ou des ordres poſitifs de la Cour, l'obligeoient à quitter le Rouſſillon.

Ces différens avantages auroient été indubitablement le réſultat de la poſition que nous venons d'indiquer, & que le Comte de l'Union n'a pas ſu connoître. Mais voyons ſi, malgré la multiplicité des fautes qu'il avoit commiſes, il pouvoit encore quitter la poſition où nous l'avons laiſſé, & ramener ſon armée en Catalogne, ſans abandonner à l'ennemi l'artillerie & les équipages; & conſidérons enfin comment un Général habile eût diſpoſé cette retraite.

Il n'eſt pas douteux que les premiers ſoins d'un Général qui ſavoit préparé ſagement des ſuccès, & s'étoit aſſuré une ſeconde poſition, au cas qu'il ne puiſſe pourſuivre ceux-ci, ſeroit d'envoyer des troupes à la Haute Ecluſe, afin

d'assurer, par ce poste, son flanc dans la retraite ; & après que celles-ci y étoient établies, & que le jour où il se retireroit fut fixé, que ses hôpitaux & ses équipages avoient été renvoyés, qu'il auroit alors retiré en silence, pendant la nuit, l'artillerie, des batteries de Saint-Ferreol, de Saint-Luc, de Saint-Paul, de la Sangre, de Pla del Rey, & de Banyuls dels Aspres,* pour la réunir sur la chaussée entre Ceret & Saint Jean de Pages, aux troupes qui occupoient ces différens postes, & qu'il en formeroit une colonne qui marcheroit, sans perte de temps, couverte par de la cavalerie, au Col de Portell, & de là à Figueras, par la chaussée qui conduit de Ceret à Bellegarde, pendant que les détachemens qui se trouvoient à Ville-longue, à Montesquiou, à La Trompette, au Boulou, & à Saint Jean de Pages, s'étant successivement réunis au même point avec ceux des batteries de la Sangre, de Pla del Rey, & de Banyuls dels Aspres, composeroient une seconde colonne avec l'artillerie de celles-ci, également couverte par de la cavalerie, & qui suivroit la première : alors, après avoir garni les hauteurs de Maurellas avec de l'artil-

* Qu'on se rappelle qu'on a supposé que le Général avoit occupé ce poste, lorsque l'ennemi venoit de l'abandonner.

lerie légère, l'infanterie qui ſe trouvoit à Ceret, fileroit par les montagnes, ſuivie par les troupes qu'on avoit envoyées à la Haute Ecluſe, que celles-ci, dès que la première eut paſſé, quitteroient pour faire réunies aux autres qui avoient été poſtées ſur les hauteurs de Maurellas en l'arrière-garde, & joindre ainſi, par le Col de Portell, l'armée, pour ſe rendre avec elle à Figueras, pendant que les Portugais qui ſe trouvoient à Arles, aux Bains, & à Palanda, après avoir retiré les poſtes de Montbolo & de la Tour de Battere, & s'être unies, à Prats de Mollo, aux troupes qui s'y trouvoient, paſſeroient par Saint-Laurent de Cerdas & la Muga, pour s'y rendre de même.

Une retraite diſpoſée ainſi, & qui auroit été calculée ſur les diſtances des poſtes de l'ennemi aux nôtres, & de celle des nôtres entr'eux, devoit infailliblement avoir le ſuccès qu'on s'en promettoit, & mettre l'armée à l'abri du malheur qu'elle éprouva ; & nous allons démontrer cette vérité plus amplement, en indiquant les diſtances aux différens poſtes de l'ennemi, & l'éloignement des nôtres à leur point de réunion.

La ligne de l'ennemi ſe trouvoit de Fourques à Elne, ſur toute l'étendue de ſon front, preſque à la même diſtance d'une lieue de la nôtre.

Le point de réunion des troupes qui devoient marcher au Col de Portell, par la chauſſée, étoit, à peu de différence près, au centre des poſtes que celles-ci occupoient, excepté de ceux de Ville-longue, & du Pla del Rey, qui ſe trouvoit à deux lieues, pendant qu'il n'étoit éloigné que d'une de tous les autres.

Nous ſavons que l'infanterie emploie une heure 48 minutes à parcourir, au pas de route, une eſpace de terrein d'une lieue *, ou de 11814½ pas, ſi le temps & le chemin favoriſent la marche ; mais ſi ceux-ci ſont mauvais, qu'il lui faut alors deux, trois, & même trois heures & demie pour la même diſtance.

D'après cet expoſé, il nous ſera maintenant aiſé de ſavoir ſi l'ennemi pouvoit, dans la diſtance où il ſe trouvoit, troubler nos troupes dans leur retraite, le moment de l'arrivée de l'ordre envoyé aux différens poſtes, pour celle-ci, étant calculée ſur le temps qu'il falloit aux troupes qui s'y trouvoient, pour arriver, avant le jour, au point de réunion.

Quoique les chemins qui aboutiſſoient à ces différens poſtes, fuſſent praticables pour l'artil-

* On adopte les lieues d'Allemagne, qui ne diffèrent de celles d'Eſpagne ; & c'eſt d'après celles-ci que la diſtance des poſtes eſt calculée.

lerie, puiſqu'ils furent conſtruits pour le tranſport de celle-ci, & que le temps étoit beau, nous compterons, par rapport au terrein qui eſt montueux dans pluſieurs endroits, & vu que l'infanterie traînoit avec elle du gros canon, le plus grand eſpace de temps qu'une troupe puiſſe employer à faire une lieue de chemin, & nous ſuppoſerons que la nôtre employoit quatre heures pour arriver au point de réunion, à compter depuis le moment de ſon départ du poſte qui s'en trouve à une lieue, & huit de ceux qui en ſont à deux. Selon ce calcul, les troupes, pour ſe réunir à quatre heures du matin, devoient partir ſuivant la différente diſtance de leurs poſtes ; celles qui étoient plus près, à minuit, & celles qui étoient plus éloignées, à huit heures du ſoir. Ceci poſé, voyons le temps qu'il falloit à l'ennemi pour venir à nous, lorſqu'il auroit appris notre retraite ; car nous ſuppoſons que le plus profond ſecret auroit été obſervé, & que les chefs des colonnes, & les commandans des poſtes, n'en auroient eu avis qu'au moment où il falloit ſe mettre en marche. Il nous eſt connu que la ligne de l'ennemi eſt, par-tout, à une lieue de notre front ; nous ſuppoſerons qu'au moment que nos troupes quittent leurs poſtes, il en eſt averti par ſes eſpions, & qu'il faut à ceux-ci, à la diſtance où ſon quartier

général ſe trouve de notre poſte le plus avancé, une heure pour y arriver ; nous lui donnerons une heure encore pour s'aſſurer, par ſes patrouilles, de la route que nous tenons, & pour ſe mettre en marche à leur retour, & trois heures pour parcourir l'eſpace de terrein qui le ſépare de nous, puiſque nous le voyons moins embarraſſé dans ſa marche, par l'artillerie, que nous, & que celle qu'il amène eſt légère. D'après ceci, & le calcul précédent du temps qu'il faut à nos troupes pour ſe rendre à leur point de réunion, nous voyons évidemment que, malgré les avantages que nous accordons à l'ennemi, tant par rapport à la célérité avec laquelle il reçoit l'avis de notre retraite, comme par rapport à la rapidité de ſa marche, qu'il lui eſt phyſiquement impoſſible d'arriver à nos poſtes, au moment que les troupes les quittoient, & d'atteindre celles-ci dans leur retraite, & qu'il ne pourra ſe rendre ſucceſſivement à ces différens poſtes, que lorſque les colonnes ſeront déjà en pleine marche, & que la diſtance où il ſe trouve de nouveau de celles-ci, l'empêchera de les y troubler.

Ce calcul auroit été la baſe des diſpoſitions qu'un Général, plus militaire que le Comte de l'Union, auroit fait pour ſa retraite, & le ſuccès en étoit immanquable. Revenons à préſent au Conſeil, où nous l'avons laiſſé, diſcutant les

triſtes effets de ſon ignorance ; & montrons après, les moyens qui lui reſtoient encore pour ſe retirer ſans confuſion, & amener ſon artillerie & ſes équipages, malgré l'abandon où il avoit laiſſé ſes flancs, & la célérité avec laquelle l'ennemi profita de cette faute.

La poſition critique où le Comte de l'Union avoit mis l'armée, ſe portant, ſans avoir aſſuré ſes flancs, en avant, pour canonner à Oms l'ennemi ſans ſuccès, avec des pièces de trois, étoit trop alarmante pour que les Généraux ne votaſſent unanimement en faveur d'une prompte retraite; & le Comte de l'Union, en conſéquence de ce réſultat du Conſeil, diſpoſa, le 30 Avril au ſoir, pour le lendemain à la nuit, la retraite générale de toutes les troupes du Rouſſillon, ſans conſidérer que les flancs de la ligne, ſans appui, & le mouvement que l'ennemi faiſoit ſur l'un de ceux-ci, demandoient que l'armée ſe retirât encore le même ſoir, ou que, du moins, les hôpitaux, les équipages, & la majeure partie de l'artillerie, fuſſent renvoyés à Figueras pendant le jour. Ce retard a eu les ſuites les plus fâcheuſes, ainſi que nous allons le voir, & fut en partie la cauſe de la déroute de l'armée à laquelle le Comte de l'Union ſe mettoit à l'abri, ſi, pour ſa retraite, il eût eu recours aux moyens que nous allons expoſer.

Lorſque l'ennemi, après avoir paſſé le Tech, de Banyuls dels Aſpres, arriva devant La Trompette, la majeure partie de nos forces ſe trouvoient ſur les hauteurs d'Oms ; celles-ci, alors diviſées, ne permettoient au Comte de l'Union de réſiſter ſur aucun des autres points de la ligne, ſi un d'eux étoit attaqué avec vigueur ; & il falloit donc néceſſairement qu'il penſât à la retraite, avant que l'ennemi fût à même de la troubler, ou de l'empêcher. La proximité du corps que les François venoient de préſenter devant La Trompette, indiquoit, comme ce point étoit le plus éloigné de nos forces, & qui, par rapport à ſa diſtance, ne pouvoit être ſecouru tout de ſuite, que ce ſeroit celui par où ils perceroient notre ligne, ſe rendant d'abord maîtres de Monteſquiou, où ils ſe portoient déjà par les hauteurs de Ville-longue. Cela devoit donc engager le Comte de l'Union à faire, ſans perte de temps, les diſpoſitions pour ſa retraite, & de tirer, pour cet effet, au plus vîte, afin d'aſſurer ſon flanc dans celle-ci, ce qu'il pouvoit des troupes de Ceret, pour les envoyer à la Haute Ecluſe, pendant qu'il occuperoit, avec celles qui lui reſtoient encore, & les autres venues des hauteurs d'Oms, l'entrée du défilé au-deſſus de Maurellas, & qu'il retireroit, tout de ſuite, des différentes batteries, l'artillerie, pour la renvoyer, encore la même

nuit, ainſi que les hôpitaux avec les équipages, ſous l'eſcorte d'une partie de la cavalerie, par la route que nous avons indiquée ; & lorſque l'artillerie de La Trompette, & le détachement qui gardoit ce poſte, auroient paſſé le Tech au Boulou, & ſuivi la première colonne, après s'être réuni aux troupes qui rameneroient de même des autres poſtes le canon, celles de Monteſquiou ſe replieroient ſur la Haute Ecluſe, afin que, par cette manœuvre, l'armée ſe trouvât, à la pointe du jour, en pleine marche, & les colonnes qui ſuivoient la chauſſée, déjà hors de toute atteinte, lorſque l'ennemi occuperoit les poſtes que nous venions d'abandonner, deſquels les trouvant ſans artillerie, il ne pouvoit incommoder les troupes qui filoient encore de Ceret à Maurellas, & l'infanterie gagneroit ainſi paiſiblement les montagnes, ſuivie de celle qui avoit gardé juſqu'alors le défilé & la Haute Ecluſe, leſquelles formant l'arrière-garde, s'incorporeroient à l'armée à Figueras, à laquelle les troupes Portugaiſes ſe réuniroient de même, en paſſant parSaint-Laurent de Cerdas à la Muga.

Rien n'empêchoit le Comte de l'Union de diſpoſer ainſi ſa retraite : il n'étoit pas attaqué, puiſqu'il ne le fut que le premier de Mai au matin, & ce n'eſt qu'alors que l'ennemi emporta Monteſquiou & La Trompette : il avoit donc

tout le jour du 30, & la nuit de celui-ci au premier de Mai, pour lui ; mais il n'en profita pas : il n'envoya des troupes à la Haute Ecluſe que lorſque l'ennemi étoit déjà maître de La Trompette ; & lorſqu'elles s'y rendirent, celui-ci les y avoit devancées : ce ne fut qu'au grand jour, & en même temps que l'infanterie ſe mettoit en marche, qu'il renvoya ſes équipages & une partie de ſon artillerie ; car il n'avoit penſé de retirer celle qui ſe trouvoit aux batteries. Mais l'ennemi, maître de La Trompette, avoit tout de ſuite occupé Maurellas, par où la colonne d'équipages devoient paſſer ; celle-ci, voyant ce poſte pris, rebrouſſa chemin, & ſe confondit avec celle de l'infanterie, laquelle, pour paſſer, renvoya les chariots, & mit le déſordre dans la première. Trois bataillons, qui ſe retiroient de Saint-Luc, & du Pla del Rey, où ils avoient été oubliés, étant enveloppés en même temps par l'ennemi, qui pénétroit déjà par notre front, furent faits priſonniers : la terreur ſe répandit parmi la troupe ; la déroute & la confuſion devinrent alors générales ; l'armée ſe diſperſa dans un moment ; la plaine & les montagnes furent couvertes de fuyards, & le Comte de l'Union diſparut. Voici comme, lorſque tout favoriſoit la retraite, & que rien n'empêchoit ce Général de ramener ſon armée intacte en Eſpagne, il

perdit, par ſes diſpoſitions tardives & mal combinées, ſon canon & ſes équipages, & ſe priva ainſi, volontairement, de toutes les reſſources que ſa poſition, malgré la multiplicité de ſes fautes, lui offroit encore, qu'il mit enfin au grand jour toute ſon ineptie pour le poſte qu'il occupe, par les diſpoſitions de ſa retraite, de laquelle nous ne chercherons à préſent à démontrer ſéparément les défectuoſités, puiſque la journée du 1er Mai nous les montre ſuffiſamment; mais nous joindrons ici à cette honteuſe fuite, la copie fidelle de la relation que le Comte de l'Union en a faite à la Cour, & qui parut dans la Gazette de Madrid*, afin qu'indiquant les endroits où le rapport de ce Général diffère totalement de ce que nous lui avons vu pratiquer, on puiſſe diſtinguer certaines diſpoſitions qui n'ont jamais eu lieu que dans ſon cabinet, après la retraite.

Le Comte de l'Union commence ſa relation par rappeler au Miniſtre les combats glorieux des 28 & 29 Avril; & il dit que l'ennemi le menaçant avec des forces nombreuſes, de lui livrer encore d'autres combats, il avoit aſſemblé un Conſeil de Généraux, dont le réſultat fut que l'armée ſe retireroit le lendemain † au ſoir; " mais,"

---

* N° 38, le 13 de Mai. † Le 1er de Mai.

dit-il, " comme le même jour au matin, le poſte de La Trompette, que j'avois confié aux Généraux Prince de Montfort, & Don Ildefonſe Ariés, fut attaqué & forcé, j'ai été obligé de précipiter ma retraite, afin d'éviter que l'armée fût coupée." Il vante enſuite la célérité avec laquelle l'armée ſe mit en marche, malgré l'étendue de dix lieues de terrein qu'elle occupoit. Il paſſe après à la narration des diſpoſitions qu'il fit à ce ſujet en diſant : " J'ordonnai que les troupes formaſſent une barrière, ou ligne, depuis le pont de Ceret juſqu'à Maurellas, derrière & à l'abri de laquelle, par le chemin qui ſe trouve auprès de ce village, au pied de la deſcente des Pyrénées dans le Rouſſillon, qui est fort étroit en cet endroit, je fis paſſer l'artillerie & les équipages. J'ordonnai qu'on attaquât l'ennemi, s'il s'oppoſoit, dans ce poſte, ou le chemin du Col de Portell, à notre retraite, & qu'on occupât ceux qu'on jugeroit néceſſaires pour l'aſſurer. Je donnai le commandement de la droite, ou de l'avant-garde, aux Généraux Marquis des Amarillas, Baron de Keſſel, & Don Dominique Iſquierdo ; celui du centre, compoſé des troupes Portugaiſes, aux Maréchaux-de-camp Don Antoine & Don François de Noronha ; & la gauche, en arrière-garde, au Lieutenant-général Don Pedro de

Mindinetta, ayant ſous ſes ordres les Maréchaux-de-camp Don Joſeph Moncada, & le Comte de Monino. Je conſervai avec moi le Quartier-maître-général Don Thomas de Morla, le Commandant d'artillerie Don Joſeph Autray, & le Directeur des Ingénieurs Don Antoine Sopena. Il n'eſt pas douteux que ce plan pour la retraite auroit tout ſauvé, ſi la poltronnerie n'eût porté les muletiers à couper les trêts pour s'enfuir avec les mulets, culbutant, pour diſculper leur fuite, les chariots ; ce qui m'obligea à abandonner la plus grande partie de ceux-ci. Mais j'ai cependant ſauvé les effets qui pouvoient être tranſportés à dos. On a brûlé les magaſins, & fait ſauter celui à poudre. Les malades, la caiſſe militaire & les équipages avoient pris le devant, & on eſt actuellement occupé à tranſporter le dépôt de la Jonquère, le reſtant de l'artillerie de Bellegarde, & l'hôpital de Roses, avec tout ce qui ſe trouve encore dans le Bas-Ampourdan.

" J'ordonnai que les troupes qui occupoient le Haut-Valeſpir ſe retiraſſent, en même temps, par Saint-Laurent de Cerdas & Maçanet, pour ſe retirer à la fonderie de Saint-Laurent de la Muga : ce qui a été parfaitement bien exécuté par le Général en chef Portugais, Don Jean Forbès, que j'en avois chargé.

" Les

« Les troupes qui occupoient, ſous les ordres des Maréchaux-de-camp Don Jean-Michel Vives, & Don Antoine Corneil, le poſte de Boulou, furent obligés de s'unir à celles de Ceret, ne pouvant faire leur retraite par Maurellas, comme je l'avois ordonné, étant le chemin le plus court ; mais leurs avant-poſtes del Pla del Rey & de Saint-Luc, malgré tous les efforts que ces Généraux firent pour les ſauver, ont été coupés par rapport à leur grande diſtance ; & les trois bataillons qui s'y trouvoient, dont un de Gardes Eſpagnoles, & les deux autres des régimens de Burgos & de Valence, furent faits priſonniers : cependant, comme ils étoient peu nombreux, & que pluſieurs ſoldats trouvèrent le moyen de s'échapper, le nombre de ceux qui furent pris n'eſt pas conſidérable, & ne paſſe pas ſix cents."

Le Comte de l'Union fait, après cela, l'éloge des Généraux & des Officiers, auquel il joint indirectement le ſien, en exaltant les difficultés de la retraite, & l'exactitude avec laquelle ſes ordres ont été exécutés.

Crainte d'ennuyer nos lecteurs, nous ne tranſcrirons pas en entier la relation hyperbolique du Prince de Montfort, & nous ne ferons mention que des principaux objets qu'elle contient. Ce Général, après s'être évertué à vouloir per-

ſuader au Comte de l'Union que dix-neuf mille François avoient paſſé le Tech, dont dix mille hommes d'infanterie, & mille de cavalerie, furent camper devant La Trompette, ſix mille avoient occupé les hauteurs qui dominent nos poſtes, & une colonne de deux mille étoit venue, le 30, renforcer les premiers, continue à faire un grand étalage de ſes diſpoſitions de défenſe, & finit par dire que l'ennemi ayant tout pris depuis le 30 Avril juſqu'au 1er Mai, & que lui, n'ayant plus rien à perdre, étoit venu joindre le Comte de l'Union ; il ajoute encore à cette longue relation, une liſte ſans fin des noms des Officiers qui ſe ſont diſtingués dans cette belle défenſe, ſuivie d'une ſi brillante retraite.

Ici finit la relation du Comte de l'Union, qui impoſe d'abord en diſant que l'ennemi le menaçoit avec des forces nombreuſes : rien de plus faux. Celui-ci avoit, il eſt vrai, eu l'art de répandre que des renforts conſidérables venoient de le joindre, quoiqu'en effet ſon armée fût encore la même qu'au commencement de la campagne, & n'excédoit pas quatorze mille hommes d'infanterie, & deux mille de cavalerie ; mais ce fut par les mouvemens qu'il faiſoit le long de notre front, & les troupes qu'il préſenta vers La Trompette, qu'il parvint à perſuader le crédule Comte de l'Union, de la réalité du bruit qu'il

avoit fait répandre ; & ſans chercher à connoître, moyennant des patrouilles, ſi en effet l'ennemi venoit de recevoir de renfort, ou ſi, peut-être, il ne dégarniſſoit entièrement des poſtes pour en renforcer d'autres, ce Général ſe décide à la retraite, certain que l'ennemi a doublé en forces, & donne une chimère pour un fait, dont il a eu la bonhommie de ſe perſuader. Il eſt vrai que la poſition de l'armée n'étoit pas tenable ; mais rien ne l'empêchoit de faire une retraite en ordre & en Général.

Le Comte de l'Union dit que le Conſeil décida la retraite, & la fixa au 1er Mai le ſoir. Le Conſeil vota unanimement que l'armée ſe retirât ; mais ce fut lui qui fixa le jour, & retarda la retraite, pendant que tout lui montroit la néceſſité de la faire la nuit du 30 Avril au 1er Mai. Ce retard eſt ſi extraordinaire, que nous n'en ſavons trouver la raiſon que dans la répugnance que pouvoit avoir le Comte de l'Union de ſe priver de l'avantage de faire briller, dans une retraite faite à la vue de l'ennemi, ſes talens, par la ſageſſe de ſes diſpoſitions ; & il paroît que ce fut exprès, qu'il attendit pour ſe retirer, que l'ennemi attaqua La Trompette, parce qu'il n'eſt pas croyable qu'il ait pu ſuppoſer que celui-ci, ayant paſſé le Tech le 30, manqueroit d'attaquer tout de ſuite La Trom-

pette, & de l'emporter, afin de pouvoir ſe jeter ſur le flanc de la ligne, avant qu'il fût à même d'y porter du ſecours, & lui donneroit le temps d'attendre, pour ſe retirer, la nuit du 1er au 2d de Mai.

La célérité avec laquelle il vante comment [illegible] ſe retira, ne fut que la précipitation ordinaire avec laquelle une troupe indiſciplinée, qui entend crier, " Nous ſommes coupés," fuit de ſes poſtes ; car aucun des ordres dont le Comte de l'Union fait mention, fut exécuté ainſi qu'il le dit.

Mais voyons quelle fut cette barrière, ou ligne, dont il parle, qu'il diſpoſa depuis le pont de Ceret juſqu'à Maurellas, laquelle, à l'imitation de la grande muraille de la Chine, ſert d'abri à ſon armée, qui défile derrière celle-ci comme dans une lanterne magique. Le Comte de l'Union a-t-il jamais pu s'imaginer, ſi la relation paroiſſoit aux yeux du public, il y auroit (excepté un Miniſtre imbécile, & un militaire de la Puerta del Sol*) quelqu'un qui accréditeroit une pareille abſurdité ? & comment, ſachant que ſon rapport à la Cour ſeroit public, a-t-il oſé avancer une pareille charlatanerie, qui eſt ſi

* Carrefour de Madrid, où s'aſſemblent les fainéans & les nouveliſtes de tous les états.

manifeſte, que nous croirions offenſer nos lecteurs, ſi nous cherchions à démontrer le ridicule & l'inconvénient d'une pareille manœuvre? Cependant, comme il pourroit arriver qu'il ſe trouvât, dans le nombre, quelqu'un à qui le local ſoit inconnu, & qui pourroit croire que le chemin où le Comte de l'Union établit cette prétendue barrière, eſt une avenue dont il garnit le débouché avec des troupes, nous obſerverons donc que c'eſt une plaine d'une lieue d'étendue, & que s'il vouloit en effet former le cordon dont il parle, il lui auroit fallu, rangeant ſa troupe ſur un rang, onze mille huit cents quatorze hommes; & ſur deux rangs, vingt-trois mille ſix cents vingt-huit, à compter de onze mille huit cents quatorze pas, comme nous avons fait l'étendue d'une lieue, & l'eſpace de terrein qu'un ſoldat occupe dans le rang de deux pieds, ou d'un pas, l'équivalent de ceux-ci. Mais nous ſavons que l'armée Portugaiſe & Eſpagnole, réunies, ne conſiſtoient qu'en douze mille hommes d'infanterie, & deux mille de cavalerie: comment le Comte de l'Union prétend-il nous perſuader qu'il forme de ſes troupes une ligne pleine, de l'étendue d'une lieue, à la faveur de laquelle le reſte de ſon armée ſe retire?

Il continue la narration de ſes diſpoſitions, en diſant qu'il ordonna que tous les poſtes né-

ceſſaires à aſſurer la retraite, ſoient occupés, & qu'on délogeât l'ennemi de ceux où il s'oppoſeroit. Si, en effet, le Comte de l'Union donna cet ordre, il ne fut pas exécuté ; car l'ennemi étoit maître de Maurellas, & il n'y a pas été attaqué : le régiment Portugais, dont il ne fait pas mention, mais qu'il envoya à la Haute Ecluſe, trouva ce poſte occupé ; & nous ſommes cependant certains que celui-ci auroit infailliblement attaqué ce poſte, ſi on le lui eût ordonné.

La diſtribution des Généraux eſt entièrement différente de ce que dit le Comte de l'Union ; & ſi elle fut ainſi, ces Meſſieurs ont trouvé moyen de l'intervertir de façon à reſter tous auprès de lui, puiſqu'il n'y eût que le Baron de Keſſel qui conduiſit un inſtant l'arrière-garde ; & le Général Portugais Don François de Noronha, qui ne quitta jamais ſa troupe ; & dans le bagarre, renverſé de ſon cheval, il ſuivit à pied, & fut le ſeul officier général qui, ce jour, ne quitta pas ſon poſte, & en a rempli les fonctions avec honneur.

Il en eſt de l'ordre de marche, dont il fait mention après, comme de la diſtribution des Généraux : les troupes étoient confondues, & ſe ſuivoient ſans ordre ni diviſion ; c'étoit à qui fuiroit plus vîte : cavalerie, infanterie, artillerie, chariots, & bêtes de ſomme, tout étoit mêlé.

Jamais les troupes Portugaiſes ſe trouvèrent au centre : de cinq régimens qui étoient, ce jour, avec le Comte de l'Union, il en envoya un à la Haute Ecluſe, un autre à la Trompette, où celui-ci riſqua d'être coupé, puiſque ce poſte fut pris avant qu'il y arrivât; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il retourna, par le Boulou, à Ceret, où étoient encore deux autres, qui ſe retirèrent alors pour s'unir à l'armée, au-deſſus de Maurellas, pendant que celui de Freire avoit été entièrement abandonné dans ce poſte, où on l'avoit mis avec deux régimens Eſpagnols, pour aſſurer la retraite; mais de ceux-ci un s'en étant enfui tout de ſuite, & l'autre retiré peu après, il ſe trouva enfin ſeul, ſans autre appui ni reſſource que ſa bonne contenance : l'ennemi chercha à l'attaquer ; ſes flanqueurs le harceloient déjà ; mais les tirailleurs Portugais les rechaſsèrent, & il trouva ainſi moyen de ſe retirer de hauteur en hauteur, & de rejoindre, ſans être entamé, le reſte de l'armée.

L'indéciſion que l'ennemi montra à attaquer ce régiment, qui ſe trouvoit ſans canon, montre combien il étoit ſurpris de la précipitation de notre retraite : tous ſes mouvemens manifeſtoient l'étonnement & l'incertitude; & il laiſſa d'attaquer le régiment de Freire, puiſqu'il ne pouvoit croire qu'il ſe trouvoit ſeul dans ce poſte, & qu'il n'eût de batteries derrière lui.

Le Comte de l'Union paſſe enſuite à inculper les muletiers, du malheureux ſuccès de cette journée, qu'il ſe promettoit apparemment brillante, ſi la poltronnerie de ceux-ci n'avoit fait manquer ſes ſages diſpoſitions. Comment un Général oſe-t-il alléguer une pareille excuſe ? Prétend-il que ſes muletiers ſoient autant de Céſars ? Quelle étoit la raiſon de faire partir les équipages à la vue de l'ennemi ? Et qu'eſt-ce qui l'empêchoit de les renvoyer plus tôt ?

La caiſſe militaire fut ſauvée, & quelques malades, & des bleſſés, qui purent s'échapper à pied : mais les hôpitaux furent pris, & les magaſins abandonnés ; il n'y eut que celui de la poudre, auquel on mit le feu : les équipages de quelques Généraux prévoyans, qui les renvoyèrent la veille, arrivèrent à Figueras ; le reſte tomba entre les mains de l'ennemi ; & le dépôt de la Jonquère, malgré ce qu'en dit le Comte de l'Union, eut, quatre jours après, le même ſort.

La retraite des troupes du Haut Valleſpir eſt le ſeul des ordres de ce jour qui fut exécuté tel qu'il le dit dans ſa relation ; mais ces troupes étoient commandées par le Général en chef Portugais, qui les conduiſit ſagement à Figueras, par Saint-Laurent de Cerdas, où l'ennemi ne chercha à les attaquer, ni à troubler leur

leur marche : à la vérité, ce brave Général auroit pu être employé plus utilement ailleurs qu'à conduire des équipages, & quelques ſoldats infirmes, eſcortés par deux bataillons ; mais le Comte de l'Union n'a pas voulu ſans doute partager avec lui la gloire de ce jour.

Il veut ſe diſculper enſuite d'avoir abandonné les troupes du Pla del Rey & de Saint-Luc, diſant : " C'étoient des avant-poſtes de celles qui ſe trouvoient au Boulou, colorant ainſi le défaut de diſpoſitions pour leur retraite, & tâchant de perſuader que les poſtes qui ſe trouvent à une lieue & demie d'un autre, & qui ſont beaucoup plus forts, doivent être conſidérés comme étant les avant-poſtes de celui-ci : & pour rendre nulle la perte des trois bataillons, il aſſure que tous les trois enſemble ne paſſoient pas ſix cents hommes.

Nous ne nous arrêterons pas à l'éloge que le Comte de l'Union fait de ſes Officiers ; ſa retraite nous en montre aſſez le ridicule.

La relation du Prince de Montfort, qui eſt un tiſſu de menſonges, depuis le commencement juſqu'à la fin, ne mérite pas d'être commentée : d'ailleurs, nous avons déjà montré, par l'état des forces de l'armée ennemie, la fauſſeté du nombre des troupes avec leſquelles il prétend avoir été attaqué. Cinquante Miquelets atta-

quèrent d'abord Monteſquiou ; ceux-ci furent renforcés ſucceſſivement juſqu'au nombre de ſix cents, qui emportèrent ce poſte en moins d'une heure. La Trompette ne réſiſta pas davantage ; & la défenſe que fit le Prince de Montfort, a été analogue à ſa bravoure, & à ſes connoiſſances militaires.

C'eſt ainſi que le Comte de l'Union ne pouvant préſenter à la Cour cette malheureuſe journée comme une victoire, cherche à lui donner l'aſpect d'un de ces événemens fréquens à la guerre, qu'il n'a pu éviter, mais dont ſes talens ont écarté les ſuites fâcheuſes ; & il cache ſoigneuſement les nombreuſes raiſons qui motivèrent ſa défaite, ne ſe doutant pas qu'on oſât déchirer le voile dont ce Général courtiſan enveloppe avec art cet événement, & prouver qu'il pouvoit épargner à l'Eſpagne la honte de cette déroute, ſuivie de la perte de deux cents canons, & des munitions de toute eſpèce, qu'il abandonna à l'ennemi, s'il avoit, par des diſpoſitions ſages & combinés, préparé ſa retraite, au lieu d'occuper ſon armée à d'inutiles fuſillades, pour fuir après, le premier, avec la plus grande partie des Généraux, ſans chercher à la rallier dans ſa fuite, & aller à Figueras attendre que ſes débris s'uniſſent, pour [illegible], deux jours après, camper ſur les hauteurs près de cette ville, & l'expoſer à de nouveaux revers.

C'eſt ici que nous laiſſerons à préſent ce Général enfanter un ſecond plan de campagne, & que nous bornerons nos réflexions, ayant ſuivi, comme nous nous ſommes propoſé, le Comte de l'Union, depuis les hauteurs du Villars juſques dans ſon camp, & montrer comment ſon ambition, dirigée avec art, l'éleva, par les chemins tortueux de l'intrigue, au commandement de l'armée, à la tête de laquelle, ſans talens & ſans expérience, il impoſa d'abord à la multitude, & voulut voler de victoire en victoire ſans en conoître la route, ni ſavoir ſe la frayer ; & comment enfin, accumulant faute ſur faute, ce Général, à la fois ambitieux & ignorant, fut réduit, par celles-ci, à fuir avec ſon armée, pour éviter la honte de ſe voir enveloppé, & forcé, ſans combattre, à mettre bas les armes, retournant ainſi honteuſement en Catalogne, après avoir, en moins de vingt jours, commencé & fini ſa campagne dans le Rouſſillon, où il fut, comme un ſecond Céſar, non pour voir & vaincre, mais pour y être vu & vaincu.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DP
200
M4

Mémoire raisonné sur la
retraite de l'armée
combinée espagnole et
portugaise du Rousillon

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 02 08 14 003 0